

Soliloque I

Pierre Bertrand

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, P. (1967). Soliloque I. *Liberté*, 9(3), 51-52.

SOLILOQUE I

toi le cri et la blanche blessure de nos noirs hivers non pareille et pourtant éternelle givre éclaté aux vitres de la solitude et du mal madame oh pardon mademoiselle vous m'avez percé pauvres yeux malades qui cherchent le défi ou plutôt le rire ce même rire multiplié qui tue chaque jour dans les rues et dédales terribles de moi-même où je suis toujours à l'orée du silence et tendu vers un impossible état celui peut-être de vous aimer ô droite dure et douce contre tout désir de puissance

or donc je vous aime déjà et me déteste maigre fou par surcroît poète c'en est trop je me dérobe et dissous dans une absence de moi-même et par les traîtres avenues voilées de votre froideur oh toi si légère et dangereuse en ce miroir de jeune fille toute fragrance étoilée se perd au contact brut et froid de la trame quotidienne de nos petits appétits tellement bas je vous aperçois à la crête d'une larme je t'enlace tels ces rêves vains où l'on s'éveille transis d'espérance sans armes à l'aurore drue et pure ne retrouvant que traces qui mènent aux noces du loup et du sang

ainsi je vous pénètre comme l'ombre atroce du brouillard où toujours je titube de douleurs et de haine au sombre visage offert à tous sur des ronces cette figure que l'enfance menait bien haut parmi les blés et grillons et déjà jetais à ras de l'avenir sans que je n'en vis rien que la peur chez les autres une angoisse menue et mortelle devant l'homme en moi à bondir le même qui tremble et sue sous la paix lourde de ton regard et n'ose Michèle car c'est là votre fable ô Michèle ne tente d'étendre la main et la parole vers l'image longue et lente de ton corps corps de chair et d'air d'amertume prévue dans le plaisir et vide du coeur par-delà le corps quand tombent et la nuit et l'amour

je songe parfois au temps celui d'une durée sans espace libre temps du souvenir sans mémoire voyage gris et lointain de la pluie sur la tombe du père conquête unique et dorée d'un fortin au creux du jeune âge déchirure rouge et non-fermée du premier lit et de la femme où donc vous arracher vous retrouver à même ce temps

êtes-vous châtain et bouche brune et ventre blonde et seins ou
 noire et hanches que de séquences à la fois pour si peu d'espoir
 voici que je me dilue sous tant de grâce que s'achève ma vie et
 son noeud que je découpe enfin en un masque tous les décors je
 suis dehors et dedans ensemble et toujours

SOLILOQUE II

maudit soit l'espace silencieux par la peur habité qui me sépare de
 l'ampleur ronde et fleurie de vos bras d'où je tremble sous la foulée
 de mon être et victime de l'angoisse goulue de me savoir vu transparent
 à vos yeux liquides oh la geste dive et mélancolique du poète à sa
 dame toute de lumière et sise au sommet de la matière me voici avec
 vous comme l'hirondelle devant l'orage perdu sous l'aire affolée de
 mon sang et malade en mon pas d'une soudaine noirceur rendez-moi
 au pur de l'aube qui lève en l'enfance et ferme ô Michèle l'orbe séculaire
 de l'animal insoumis qui gîte en moi ainsi peut-être deviendrons-nous
 l'empreinte et le moule d'un semblable désir

une heure possible entre toutes s'offre chaude et pleine telle une paume
 ouverte à la tendresse qui fécond en son labeur des sillons de plaisirs
 mais que de jours épais de non-silence et de brumes pour enfin croître
 en ces jardins lointains de nous deux où repose déjà un peu d'impossible
 évasion saurez-vous subir en votre chair les saisons à rebours de mon
 impatience et me pardonner d'être à ce point ugé que je ne sais si je
 suis avec ou contre moi-même tel un costume qui bientôt s'efface
 devant la brutale consistance du héros qui vient de naître ne te moque
 pas ou c'en est fait du néant même qui nous devançait j'aimerais
 tant me perdre en vous comme l'eau dans le soleil qui le séduit nuage
 après nuage et jamais ne s'épousent

mais que de cris pour arriver à l'amour et trop de feintes où l'homme
 trébuche sous tant de réseaux barbelés de haine qu'il lui semble bientôt
 n'être plus que l'homme à venir celui qui garde en ses os le sceptre
 alluvionnaire du sang et donne jusqu'aux verts tréfonds de ses royau-